DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 387. 15 Février 1913 LE NUMERO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

La Colline inspirée

II

— Puisque le chartreux m'a nommé inopiné-ent cet homme, c'est la réponse de Dieu ; c'est ue le salut est là, se répétait Léopold Baillard 1 se rendant chez Vintras.

Mais il était déchiré d'incertitudes.

Enfant naturel, élevé par charité à l'hôpital de ayeux, successivement commis libraire à Paris, uvrier tailleur à Gif et à Chevreuse, marchand rain, domestique, commis chez un marchand de ins, Vintras était alors associé à la direction 'une petite fabrique de carton, à Tilly-sur-eulles. Toute sa science se bornait à la lecture, l'écriture et au calcul. Il racontait que l'archange aint Michel était venu, sous la forme d'un beau ieillard, lui apporter la mission de réformer Eglise ! Mgr de Bayeux l'avait fait condamner cinq ans de prison pour escroquerie. « Le juif Crémieux — dit à Baillard un prêtre rencontré lans la diligence — l'a fait relâcher à la révolu-ion (de 1848) pour lancer dans le diocèse un nnemi de l'Eglise, un instrument de Satan. » L'ex-supérieur général des Frères de Sion-Vaudé-nont put entrevoir la petite colonie de fous et l'escrocs que Vintras avait attirée à Tilly. Néan-noins, il alla frapper à la porte du cartonnier Lenglumé.

— Entrez, dit une voix profonde, une voix d'orateur. Elle contrastait avec l'aspect frêle de celui qui la possé-lait. Léopold se trouva en face d'un petit homme occupé levant une table d'architecte à coller des feuilles de papier le paille.

— Monsieur Vintras ? demanda-t-il.

— C'est moi, répondit le petit homme. Et vous, vous êtes M. l'abbé Baillard.

Léopold avait une finesse paysanne. Il comprit aussitôt que le baron

(il s'agit d'un naundorffiste rencontré la veille à table d'hôte)

ayant appris son nom à l'hôtel dès la veille était venu l'annoncer à Vintras. La brusquerie de l'accueil lui donna une impression de charlatanisme qui lui fit répondre avec brusquerie :

— Eh bien ! quand je le serais ?

— Vous l'êtes... Et je sais ce qui vous amène ici... Mais du moment que vous avez les pensées que je lis dans votre âme, ce n'était pas la peine de venir: l'Esprit ne vous parlera pas.

— Quelles pensées ai-je donc ? Vous ne les connaissez pas, dit Baillard qui, habitué à commander, supportait impatiemment un tel accueil.

—... Quelles pensées ? Vous avez quitté vos œuvres, vous avez obéi au faux représentant de Dieu, quand la voix de Dieu vous avait parlé à vous-même. Qu'est-ce qu'un évêque ? Rien quand il n'a pas Dieu avec lui. Qu'est-ce qu'un pauvre être comme moi, quand il a Dieu avec lui ? Tout. Qu'est-ce que vous étiez quand vous aviez Dieu avec vous ? Plus encore que rien. Mais vous avez douté. Voilà pourquoi vous avez souffert. Vous doutez encore. Vous venez de vous dire : qu'est-ce que c'est donc que ce pauvre ouvrier qui me parle comme un maître ? En pensant cela vous avez consulté l'Esprit. L'Esprit ne vous parlera plus. Allez-vous-en...

Ces paroles éveillaient un écho trop profond dans l'âme du rebelle, qui couvait cette orgueil-leuse pensée : Dieu est avec moi et quand on a Dieu on ne peut avoir tort.

Placés ainsi vis-à-vis l'un de l'autre ils représentaient à cette minute les deux types éternels du révolutionnaire et de l'hérétique : l'un Baillard, homme de passion et d'entreprise, ayant besoin de certitudes extérieures pour y accrocher un fanatisme qui, chez lui, était surtout un tempérament ; l'autre, véritable maniaque, possédé par l'abstrait, par l'idée au point qu'il la projetait dans l'es-pace, qu'il la voyait. Et comme il arrive toujours, c'était la volonté la plus fanatique qui allait dominer l'autre.

— Mais, dit Baillard, croyez-vous que ce soit mon évê-que qui m'ait envoyé ici ?

— Ah ! Léopold, s'écria Vintras, il y a longtemps que l'Esprit et moi t'attendions ? Tu as dit le mot libérateur. Maintenant, tu vois, enfin... tu vois... tu vois...

Il le répéta trois fois, et chacun de ces trois cris, prononcés avec une exaltation grandissante, inonda le cœur de Léopold d'un flot de sang plus chaud...

❄

Quand Léopold revint de Tilly, où il avait appelé pour les présenter à Vintras ses frères et sœur Thérèse, tout le village, qui subissait encore son prestige seigneurial et sacerdotal, l'accueillit avec honneur et avec joie, au son des cloches. Chacun fondait sur lui quelque espérance, depuis ses créanciers jusqu'à ses pénitents et ses fidèles, et l'on espérait qu'il rapportait de nouvelles ressources. Quand l'affluence se fut retirée, dans le petit cercle intime des frères et des sœurs restés à Sion, le Supérieur parla avec solennité :

— Réjouissez-vous, chers fils et chères filles ; nous vous rapportons des trésors matériels et moraux et ceux qui nous ont renié vont cruellement se mordre les doigts. Nous aurons à prier pour eux. Trop tard peut-être, et je ne réponds pas de la complaisance de Dieu...

Et François, auquel il a donné la parole, raconte les prestiges de Tilly : voix mystérieuses venues du ciel, hosties sanglantes et couvertes d'emblèmes apparues tout à coup sur l'autel, calices vides soudain remplis de vin, colombe qui venait se poser sur l'épaule du prophète et frôler du bec son oreille quand il parlait à ses disciples, parfum de lis, de roses et de violettes envahissant le sanctuaire. Les oreilles naïves, les cœurs naïfs écoutaient, charmés :

...Il y aura vingt nouveaux pontifes pour la Régénération, qui arrivera bientôt, et nous sommes du nombre, nous trois ! Mon frère supérieur est établi par Dieu Pontife d'Adoration et mon jeune frère Pontife de l'Ordre. Notre sœur Thérèse est sacrée miraculeusement, elle aussi, pour être la fondatrice et la supérieure d'un nouvel ordre de femmes, peut-être le seul qui existera dans le nouveau règne de Jésus-Christ. Ce sera la Congrégation des Dames libres et très pieuses du miséricordieux amour du Cœur divin de Jésus. Désormais notre sœur s'appelle Madame Léopold-Marie-Thérèse du Saint-Esprit de Jésus. Et moi, qu'est-ce que je suis ? Je suis établi Pontife de Sagesse.

Pontife de Sagesse ! Sur ces mots, François éclata d'un gros rire !

— Vous êtes bien étonnés ! Je l'ai été plus que vous. Mais le prophète m'a dit : « On vous a appelé fou parce que vous étiez fou de la folie de Jésus-Christ. » En voilà des merveilles.

Ces merveilles, Léopold les exposa publiquement le jour de la fête de Sion, le 8 septembre, Nativité de la Vierge. Ce jour-là, traditionnellement, une procession magnifique avait lieu. Mais malgré la curiosité excitée par les bruits des révélations que l'abbé Baillard allait faire, à peine vint-il deux ou trois cents personnes des villages voisins parmi lesquelles très peu de prêtres. L'évêque de Nancy, averti par l'évêque de Bayeux du séjour de Léopold à Tilly, avait mis son clergé en garde et s'apprêtait à frapper l'hérétique.

Quand l'ancien supérieur de Sion fut monté en chaire et eut commencé d'expliquer « les rapports spéciaux qui existaient en ce moment entre le ciel et la terre » et qu'il se mit à prêcher la doctrine de Vintras, les ecclésiastiques présents se retirèrent en hâte. - « Etes-vous fou, Monsieur le supérieur ? » cria le maître d'école, brave homme fermemement orthodoxe. Il ne resta que la plus médiocre partie du troupeau, à vrai dire brûlante d'enthousiasme. Mais la quête ne rapporta pas dix francs... Oui, comment allait-on vivre ? Ce fut une question qui traversa, comme le froid d'une lame, l'enthousiasme de Léopold. Puis, entraînant brusquement la foule vers la chapelle, il adjura de litanies pressantes Notre-Dame de Sion et lui mit la bourse vide entre les mains :
— L'heure est venue, s'écria-t-il, de montrer que vous n'abandonnez pas ceux qui espèrent en vous.

❄

On défricha le coteau, coupant les beaux tilleuls qui entouraient l'église. On travaillait « avec une activité toute virgilienne, mais pénétrée d'accents chrétiens, et Thérèse était l'âme du travail, habile à donner aux choses les plus humbles une signification touchante.

Le dimanche, Léopold prêchait solennellement. On venait de loin, comme au théâtre et d'autant mieux que c'était une espèce de scène dramatique, François, costumé en évêque, était accablé par le réquisitoire vintrasien de son frère. Léopold annonçait les évènements prochains et

terribles, la fin du monde. Puis il invitait à passer à la sacristie pour recevoir le mot de passe et le signe du salut. C'était la croix de bois blanc sans Christ de Vintras.

Quirin et François s'occupaient à chercher des sources et des trésors et ils offraient leurs services dans ce but. La colline inspirée apparaissait de loin comme le plus rare des tréteaux.

Quand le P. Aubry, de l'ordre des Oblats de Marie, vint à Saxon dont l'évêque, qui venait d'interdire les Baillard, lui avait confié la cure et les âmes, il fut reçu avec une violente hostilité.

Les Baillard avaient dépouillé l'église avant de la lui céder; il ne trouva pas gîte au village. Les orthodoxes qui l'accueillent sont une douzaine à peine. On crie « Au corbeau ! » sur son passage; on lui refuse des œufs ; il butte contre des cordes tendues perfidement sous ses pas. N'importe, le soldat de Rome porte la victoire dans le pli de sa soutane usée.

Vintras, appelé par Baillard, vient visiter son église lorraine. Le mauvais nabi exerce ses sataniques prestiges, célèbre ses cérémonies sacrilèges. Les gens de Saxon regardaient avec une curiosité naïve ce petit homme que l'archange Gabriel assistait à sa droite, l'archange Michel à sa gauche et que suivaient soixante-dix mille esprits célestes !

Voici l'explication que Barrès donne de Vintras :

... Il se tient pour une énergie primitive. A l'en croire, il a retrouvé ce qu'Adam et Eve possédaient avant la chute : l'intelligence de toute la Création, les relations spirituelles avec les Mondes, les communications sensibles avec Dieu.

Toute cette insanité ne laisse pas de parler à certaines parties de notre imagination. Mais quelle maladresse d'évoquer ici les figures d'Adam et d'Ève et de nous rappeler la minute glorieuse où les premiers des hommes s'agenouillèrent devant le jour naissant ! Le lever du soleil sur la jeunesse du monde, à l'heure où nos premiers parents rendaient grâce au Créateur, c'est le triomphe de la lumière et la fête de l'ordre, au lieu que la tare de Vintras, c'est d'être redescendu au chaos. L'atmosphère qu'il laisse derrière lui à Sion n'est pas saine ni féconde. On y sent le renfermé, la migraine, la prison, le triste cénacle où se pressent des demi-intelligences. Vintras exprime des théories qui ont usé leur vie, dépassé la première mort, accompli leur dissolution. Loin d'être une aube, une aurore, c'est le souvenir d'un triste chant de crépuscule.

L'Univers est perçu par Vintras d'une manière qu'il n'a pas inventée et qui, jadis, était celle du plus grand nombre des hommes. Il appartient à une espèce quasi disparue dont il reste pourtant quelques survivants. Quelle n'est pas leur ivresse ! Vintras est allé jusqu'à cette mélodie qu'ils soupçonnaient, dont ils avaient besoin. Il l'a reconnue, saisie, délivrée. Elle s'élève dans les airs. Ils palpitent, croient sortir d'un long sommeil, accourent. Vintras exprime l'ineffable. Ses vibrations éveillent chez eux le sens du supranaturel. Il renverse, nie les obtacles élevés contre l'instinct des âmes et le mouvement spontané de l'esprit. Il fournit à ses fidèles le chant libérateur.

Sur la sainte colline souillée, c'est une résurrection des forces de jadis. Les dragons du paganisme, vaincus sur le haut lieu par le glorieux apôtre de Toul, saint Gérard, y réapparaissent...

A l'orgie vintrasienne qui avait mis en folie les « Enfants du Carmel » et provoqué autour du sanctuaire de la Vierge « une prodigieuse ronde qui ne peut se comparer qu'à certaines fêtes païennes dans la saison des vendanges à Rome » — après l'enquête de l'Evêché, qui établit les scandales de Sion, Rome répondit par une sentence d'excommunication contre les Baillard. Le coup fut terrible et décisif, malgré les arguties des trois frères qui se disaient condamnés « d'une manière subreptice », c'est-à-dire par suite de faux renseignements. « La parole du Pape déchirait la robe des trois prêtres, les dépouillait de tous les services qu'ils avaient rendus, les livrait quasi tout nus aux reniements de la foule inconstante. Dès le soir, Léopold, allant avec Thérèse visiter un malade à Saxon, entendit sur son passage monter d'une haie le cri : — Au loup ! au loup !.. »

La déchéance des Baillard sera rapide et tragique.

G. M.

AVIS IMPORTANT

Rappelons à nos lecteurs que c'est à M. Basset, éditeur, 3, rue Dante, qu'ils doivent s'adresser pour tout ce qui concerne l'administration (abonnement, vente au numéro, publicité).

Ce qui concerne la rédaction, réclamations diverses et communications pouvant intéresser la Revue, doit être adressé à Mme Gaston Mery, directrice de l'ECHO DU MERVEILLEUX, 70, rue Gay-Lussac, Paris.

Un Peintre de l'Idéal

Voici en quels termes élevés M. Maurice Chabas annonce la belle Exposition de ses œuvres, « Visions de l'Au-Delà » de paysages de Bretagne, qui



s'est ouverte le 10 février et durera jusqu'au 24, à la Galerie Devambez :

LE DEVOIR DE L'ARTISTE ET DU PENSEUR

L'art doit élever l'âme du spectateur, et l'aimanter vers les réalités des mondes supérieurs.

Au moment où le cœur de l'homme est hypnotisé par les réalités trompeuses des apparences, où les cerveaux ne vibrent qu'aux satisfactions instinctives du *moi*, et où les âmes sont atrophiées par les basses jouissances matérielles, l'artiste et le penseur ont le devoir de réaliser un idéal supérieur dans leurs œuvres, et d'aider leurs semblables à gravir les échelons de l'évolution humaine, vers le *Vrai*, le *Beau* et l'*Intangible*.

Il faut qu'après de longues méditations dans la solitude, et qu'après avoir entrevu, à travers les brumes des extases, des infinis radieux, il fasse percevoir et sentir le *Grand Principe d'Unité*, d'où tout découle.

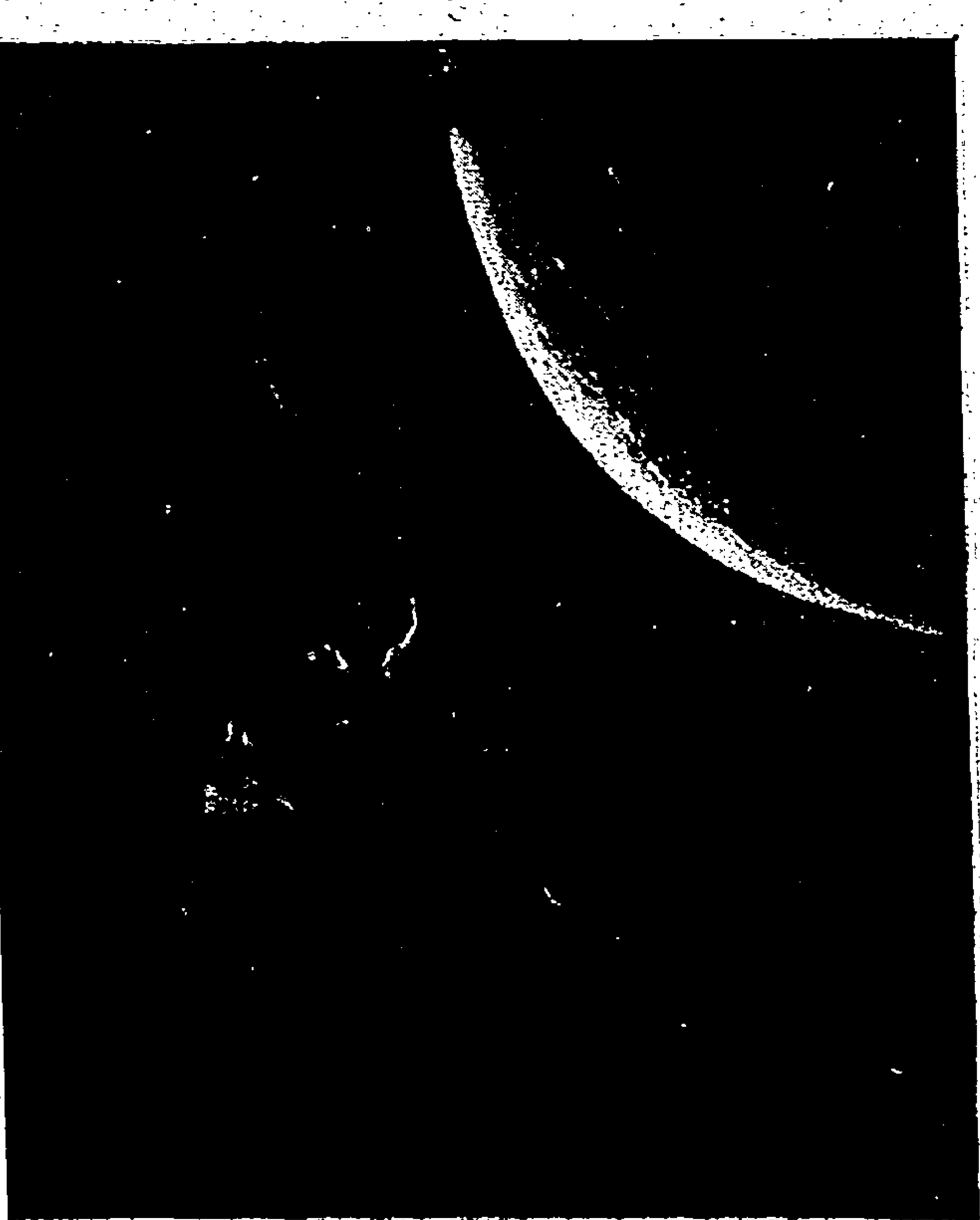




Actuellement, il est urgent que des hommes libres et désintéressés se dévouent pour rehausser l'individu, par

l'exaltation du moi supérieur, devant débarrasser l'être de la gangue des bas instincts.

Il est donc d'une importance capitale pour l'artiste et le penseur que le total de leur être moral soit en rapport avec la tâche à accomplir.



D'où nécessité absolue pour eux d'avoir une culture intellectuelle et spirituelle très supérieure.

Ils ont une mission splendide à remplir, et que les chemins qui conduisent aux grandes vérités ne les effrayent pas, ils procurent les joies les plus pures de ce monde, et la connaissance des lois qui régissent l'univers les récompensera largement de leurs efforts.

MAURICE CHABAS.

Nous reproduisons ci-dessus quelques-unes des toiles les plus émouvantes du grand artiste qui est en même temps un penseur profond.

Nous prions les abonnés dont l'abonnement est expiré de vouloir bien nous adresser de suite le montant du renouvellement, afin de ne subir aucun retard dans le service de la Revue.

Les Rayons V

L'*Echo de Paris* a publié la note suivante :

« La science française à l'étranger.

« Le commandant Darget, l'inventeur des rayons V, — les rayons vitaux, — vient de faire à Vienne, au « Club scientifique », deux remarquables conférences sur ces nouvelles et curieuses radiations.

« L'assistance était des plus brillantes et des plus nombreuses. Aux premiers rangs, on remarquait la princesse de Hohenlohe, la princesse de Thurn-et-Taxis, le prince de Lichtenstein, les princes Maximilien et Eric de Thurn-et-Taxis, M. Dumaine, ambassadeur de France, sir Leighton Cartwright, ambassadeur d'Angleterre, le ministre de Suède, la baronne de Hamar-Nemespan, M. Crozier, ancien ambassadeur, la baronne Foerster, les professeurs Schiff, Jellinck et de nombreux représentants des sociétés savantes austro-hongroises.

« Le savant conférencier, qui révélait ainsi, sur les rives du Danube, une nouvelle découverte française, obtint un très vif succès. »

Nous savons, d'autre part, que le commandant Darget a fait des expériences concernant les rayons V, chez le docteur Schliff, un éminent professeur de l'Ecole de Médecine de Vienne, en compagnie d'un autre docteur et de deux photographes qu'il avait appelés ; et que ces expériences ont parfaitement réussi.

Le docteur Schiliff a voulu opérer ensuite dans le bain révélateur au sujet de la coloration des pièces de monnaie provoquée par le rayonnement des doigts.

La pièce touchée par le commandant a été colorée en rouge et l'empreinte sur le cliché était aussi bien venue que si on l'avait photographiée avec un appareil.

Celle touchée par un des deux photographes est venue blanche, mais assez bien imprimée.

Une pièce qui avait été mise comme témoin, non influencée par les doigts, n'a présenté que sa circonférence, sans impression de figure.

***

A propos de la curieuse découverte du commandant Darget dont il entretenait récemment nos lecteurs, M. H. de Varigny écrit, dans son intéressant feuilleton scientifique des *Débats* :

A diverses reprises déjà, et sous des formes diverses, on a entrepris de démontrer l'existence de forces non encore cataloguées, plus ou moins intelligentes, et capables d'impressionner la plaque photographique : on a cité des faits curieux et divers.

Mais si souvent ces faits pouvaient s'expliquer autrement, il est vrai que d'autres restent, en apparence du moins, inexplicables. La question est encore à l'étude et ne sera pas tranchée de sitôt.

A propos des expériences dont il vient d'être parlé, il y a lieu de rappeler celles qu'a faites, ces dernières années, M. W.-J. Russell, un chercheur anglais, sur l'action des plantes sur les plaques photographiques *à l'obscurité.* (*Royal Society, Proceedings,* 1906 et 1908).

M. Russell place un morceau de bois, une feuille ou un pétale, bien séchés, au contact ou au voisinage d'une plaque (côté gélatine). Il met le tout à l'obscurité, et après un temps qui varie de quelques minutes à quelques heures, il développe, et trouve une photographie de l'objet. Celui-ci doit être assez sec et un bon moyen de sécher une feuille consiste à la soumettre à l'action de la presse hydraulique entre des feuilles de papier buvard. Comme le papier buvard qui a absorbé l'humidité exprimée donne une photographie tout comme la feuille elle-même, il faut conclure à l'existence d'un principe chimique ou physico-chimique, accompagnant le suc de la plante et agissant sur la plaque.

Toutes les parties de la plante agissent, sauf l'amidon, la cellulose, la gomme, les sucres, la moelle et le pollen.

La substance active serait du peroxyde d'hydrogène : corps qui est considéré par les physiologistes comme étant un des premiers produits de la croissance chez les végétaux.

Tandis que, de façon générale, les parties végétales capables d'exercer une action sont uniquement celles qui vivent, ou qui vivaient quand on les prépara pour l'expérience, il est certain que certaines formes ou certains degrés de vitalité ne s'accompagnent pas de l'activité actinique. La plumule et la radicule d'un haricot qui germe n'ont d'action qu'une fois certaines dimensions atteintes.

Dans l'ensemble, les graines et les embryons sont sans action : leur vitalité est insuffisante. L'activité ne commence qu'après la germination : après et pendant.

Les bulbes sont à la fois actifs et inactifs. Les enveloppes diverses sont actives : mais le bourgeon central, lui, est inactif, comme la graine dont il est un pendant. Il semble que la méthode de M. Russell pourrait être employée à interroger la vitalité des différentes parties des organismes. Il est curieux, toutefois, que le pollen soit tout à fait inactif, alors que les étamines sont actives.

Mais est-ce bien de la vitalité qu'il faut parler? Car des feuilles depuis un, deux, trois ans en herbier, donnent encore de légères images, et même de bonnes images si on les humecte un peu au préalable. Il serait plus sage de ne voir ici que des manifestations chimiques qui accompagnent la vie, mais se présentent aussi en dehors d'elle.

Cette façon de voir est d'autant plus indiquée que d'autres substances, qu'on peut tenir pour non vivantes, agissent aussi sur les plaques : la colophane, par exemple, la résine surtout dans un milieu un peu chaud. L'action se produit parfaitement à distance : à 12, 20, 25 centimèttres. L'air, l'oxygène en particulier, paraît nécessaire.

M. Russell a constaté beaucoup de faits curieux en ce qui concerne la résine et la colophane. L'action de celle-ci ne traverse ni le mica ni l'aluminium. Un carton imbibé d'une solution alcoolique de résine et desséchée agit comme un morceau de résine. Et l'acide abiétique extrait de la résine agit comme elle.

On augmente, on diminue à volonté l'activité spéciale de la résine : l'échauffement diminue celle-ci, comme le traitement par certaines substances. L'exposition au soleil l'augmente : au soleil ou à l'arc électrique. Une exposition de 30 secondes au soleil de juin produit une augmentation très notable, mais qui ne peut être dépassée en allongeant le temps d'exposition. La résine semble absorber très vite une charge qui ne peut être accrue : en trente secondes au soleil et une minute à l'arc. Il semble bien toutefois, que les différentes résines — dont la composition peut varier sensiblement — réagissent à la lumière avec une rapidité qui diffère. La partie du spectre qui semble la plus active et même la seule active est le bleu. Ce sont les rayons de la région bleue qui renforcent l'activité actinique de la résine. Ce renforcement est passager : il disparaît en quelques semaines ou mois.

L'ambre véritable est sans aucune action. Et pourtant, on le sait, l'ambre est de la résine fossile. Toutefois, l'ambre pulvérisé a une légère action. Et l'ambre exposé à la lumière devient très actif : le bleu agit sur lui comme sur la résine.

Le charbon, la lignite, la tourbe, le jais ont été expérimentés aussi : le charbon agit à chaud, mais non les autres corps. Et l'exposition à la lumière n'augmente pas l'activité du charbon.

Peut-on encore, avec ces corps très morts que sont la résine, l'ambre, le charbon, songer à une action du peroxyde d'hydrogène? M. Russell, en tout cas, croit plutôt à une vapeur qu'à une émission radioactive. Il faut remarquer, en effet, que les ombres faites par la résine ne sont pas limitées par des lignes droites, mais passent derrière l'écran. D'autre part, l'activité ne traverse ni le verre, ni le mica, ni l'aluminium, et n'influence pas le champ électrique. Et elle s'écoule — avec l'air en mouvement — et peut-être enlevée par lui ; elle est aussi par lui transférée à un corps inerte qu'elle active pour un temps. D'autre part, l'influence activante du bleu est-elle de nature à faciliter l'interprétation? A ce

propos, il faut remarquer que la moelle végétale qui est naturellement sans activité en acquiert par l'insolation, et il en va de même pour la typographie ancienne qui, par elle-même, est sans grande vertu.

Quels rapports existe-il entre les expériences du commandant Darget et celles de M. Russell? C'est ce que l'on verra plus au juste avec le temps. Si ces dernières ont été rappelées avec quelque détail, c'est qu'elles s'expliquent sans l'intervention d'un rayonnement vital et que, d'autre part, elles paraissent tout à fait scientifiques, précises, et l'imagination — en ce qui concerne le sens à donner aux résultats — n'y a point part. J'ajouterai qu'elles semblent avoir passé inaperçues, et pourtant elles méritaient mieux.

H. DE VARIGNY.

Sir William Ramsay et les rayons X

Le *Matin* publie l'information suivante :

Les rêves des alchimistes du moyen âge, les rêves caressés par Paracelse et Nicolas Flamel, qui espéraient parvenir un jour à transmuer de la matière vile en métal précieux, à convertir du fer, du plomb, de l'argent en or pur, viennent d'être, semble-t-il, réalisés par un des plus grands chimistes du monde, par sir William Ramsay.

C'est grâce à la formidable énergie contenue dans le radium découvert par les deux Curie, que sir William Ramsay est parvenu, il y a quelques années, à transmuer du cuivre en lithium et de la silice en carbone.

Ces expériences de sir William Ramsay, qui tendent à démontrer que la matière est *une*, que les éléments simples, l'oxygène, l'azote, le carbone, le fer, le cuivre, le lithium, le manganèse ou l'or n'ont tous qu'une même origine, que tous dérivent du même élément primordial ou de la même force, éther ou... électron, datent de cinq ou six ans.

Au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences qui s'est tenu, en août 1908, à Clermont-Ferrand, sir William Ramsay, dans une interview publiée par le *Matin*, avait déclaré qu'il avait réalisé la transmutation de plusieurs métaux mous ou alcalins.

L'émanation de radium dégradait une solution de cuivre en la transformant en lithine, puis en sodium et en potassium.

Tout dernièrement, sir William Ramsay fit une constatation extrêmement importante. Comme l'Académie royale de Vienne, qui lui avait confié pour ses recherchs un demi-gramme de radium, lui réclamait le précieux métal, le célèbre chimiste anglais, ne voulant pas abandonner ses expériences, eut l'idée d'utiliser l'énergie du rayonnement des rayons X. Les rayons X émettent, comme le radium, une série de radiations ayant les mêmes propriétés.

En collaboration avec MM. Collie et Patterson, sir William Ramsay fit un grand nombre d'expériences. Il constata dans des ampoules productrices de rayons X la présence de deux gaz extrêmement rares, le néon et l'hélium. Ces gaz ne pouvaient provenir que de la transmutation de l'hydrogène contenu dans les ampoules, de la transmutation de la matière dont les électrodes étaient constituées, ou bien encore, par suite de la décharge électrique, deux formes de *matière* avaient été créées hors de l'éther *immatériel*.

Quoi qu'il en soit, il semble bien — si les recherches des savants anglais sont confirmées dans les laboratoires qui vont commencer sur ce sujet toute une série d'expériences de contrôle — que la science est parvenue, à l'aide d'une force bien connue : les rayons X, à transmuer l'élément chimique le plus simple : l'hydrogène, en deux autres corps simples : l'hélium et le néon.

La dernière hypothèse émise par sir William Ramsay, hypothèse d'ailleurs beaucoup moins probable, est celle de la création de l'hélium et du néon trouvés dans les ampoules de Crookes, par la *force*, par l'énergie du rayonnement des rayons Rœntgen. En ce cas, sir William Ramsay et ses collaborateurs, MM. Collie et Patterson, auraient simplement créé, il y a quelques semaines, pour la première fois, un *atôme*. Ce serait là un cas de *naissance spontanée de la matière* qui ne laisserait point de jeter quelque trouble parmi les philosophes et les métaphysiciens.

La découverte de sir William Ramsay est assez intéressante sans qu'on cherche à lui prêter un caractère aussi prodigieux. Non, sir William n'a pas créé de la matière, et assurément n'en créera point ; mais il a fait une découverte curieuse sur laquelle nous attendons des renseignements plus précis.

FAITS PSYCHIQUES

Un fantôme dans la Forêt

Comme il les connaissait bien, ces histoires merveilleuses, ces contes et légendes vosgiens!.. Et pourtant, il était bien ignorant, car il ne savait même pas de quelles lettres se composait son nom; mais quel esprit vivace dans ce corps d'athlète!..

Ses chères montagnes l'ont vu, tout enfant, courir nu-pieds sur les rochers, alors qu'il menait au pâturage — parmi les ronces, les fougères et les genêts — ses chèvres nerveuses. Plus tard, il se fit bûcheron, et sa lourde hache abattit les fiers sapins, non pas parce qu'il haïssait la forêt, mais parce qu'il fallait bien vivre, et que là-bas, dans la chaumière rustique, attendaient sa femme et la nichée de bambins, auxquels il devait songer à procurer la maigre pitance journalière...

Nul mieux que lui ne connut la douceur de la solitude, le charme grandiose de l'immensité, lorsque, assis sur la mousse tapissant le bord déchiqueté du torrent ou debout sur quelque sommet abrupt d'où il dominait la vallée fleurie, il rêvait de longues heures, abîmé dans la contemplation intime de

la nature, hypnotisé par le doux murmure des eaux ou le doux écho des sonnailles lointaines de quelque troupeau.

Le temps passa. Et l'humble chaumière semblait être protégée par quelque bon esprit, car tout y prospérait. Les bambins étaient devenus des gars solides, et lui — le vieux père Roger — semblait supporter vaillamment le poids des années, car son franc visage conservait toujours l'image d'une jeunesse impétueuse. Son âme candide et croyante n'était pas non plus altérée, et maintes fois, lorsque le soir, après avoir mangé la soupe aux choux traditionnelle, chacun venait s'asseoir auprès de l'âtre, il commençait, pour charmer la veillée, le récit d'une de ces histoires fantastiques, empruntée à sa mémoire prodigieuse...

— Vous avez raison, disait Gabriel, l'aîné. Contez-nous les prouesses de ce fantôme qui, la nuit, faisait peur aux femmes qui se hasardaient dans le chemin creux...

— Ou bien dites-nous comment les feux-follets et les lutins vous ont poursuivi, certain jour de fête à Saint-Mandré, reprenait en riant Ernest.

Et le vieux, inlassablement, causait ou de ces choses ou des esprits hantant la mare et le vieux château...

Ce soir-là, il parla plus sérieusement; et ses fils l'écoutèrent avec attention, car cette fois, l'histoire revêtait un cachet d'exactitude et de vérité. Voici, à peu près, ce qu'ils entendirent :

« A cette époque, j'avais peut-être vingt ans, dit le vieux, et, comme cela arrivait assez souvent alors, j'avais passé la plus grande partie de la nuit dans une de ces veillées joyeuses où l'on se trouve en fort nombreuse compagnie. Pour rentrer à la maison, j'avais toute la grande forêt à traverser, et, malgré ma force et un solide gourdin, je n'étais pas du tout rassuré...

« — Et de quoi aviez-vous peur? demanda René.

« — Des choses de l'autre monde, mon petit. Qui donc, à ma place, aurait pu se défendre d'un léger frisson? Mais j'allais vite, car la lune, éclairant le sentier étroit, facilitait beaucoup ma marche. Tout à coup...

« — Tout à coup??...

« — Je ne fus plus seul. Quelqu'un était à côté de moi. Je crus avoir affaire à un homme, et je fis un écart, mais l'autre, paraissant ne pas m'avoir vu, je me rapprochai... Et ce n'était pas un homme!!... Alors que mes sabots heurtaient la terre gelée, sa marche ne produisait aucun bruit!... Mon cœur se prit à battre follement dans ma poitrine, et, serrant plus fort mon gourdin, je marchais auprès de l'ombre, ne la quittant pas des yeux...

« Parfois, au travers d'elle, je voyais distinctement les arbres avoisinant le chemin. A ces moments, la « chose » devenait plus légère, car elle semblait alors effleurer le sol, pour reprendre pied quelques pas plus loin, lorsqu'elle était redevenue opaque.

« Combien de fois me suis-je demandé depuis lors comment j'ai réussi à garder mon sang-froid, comment il se fait que je ne me sois pas enfui à toutes jambes, loin de cette diablerie? Jusqu'où m'accompagna-t-elle? Je ne sais, car elle disparut subitement, sans bruit comme elle était venue, même que j'en restai fort surpris, et que je me retournai de tous côtés pour voir si elle ne me suivait pas de loin!...

« — C'était votre ombre, papa, que la lune projetait sur le terrain.

« — Non René; cela était bien différent; et si les mots me manquent pour me faire comprendre, j'ai l'idée bien nette de ce que je dis : c'était une invention du diable, ou quelque âme en peine réclamant des prières!... Et alors, j'arrivai chez moi, harassé, fourbu, le tête en feu et le corps tout en sueur; je m'enfermai à double tour, et je gardai de la lumière toute la nuit, pour chasser les ombres qui m'eussent fait une peur atroce... Et maintenant, mes enfants, vous pouvez penser ce que vous voulez, et rire si cela vous fait plaisir; mais s'il existait encore comme jadis des sorciers dans la campagne, vous ne vous hasarderiez pas volontiers, la nuit, sur le sentier traversant la forêt... »

Et le vieux, terminant ainsi son étrange récit, fixa longtemps d'un air rêveur les flammes mourantes du foyer rougeoyant (1).

P. Saint-Dizier.

ÉCHOS

Les Arbres Fétiches

M. Jean Chalon vient de publier un curieux ouvrage sur les Arbres Fétiches de la Belgique. Le spirituel et érudit Dr Cabanès lui consacre l'article suivant :

Pour retrouver les premières traces du culte des arbres, il faudrait remonter aux origines mêmes de la préhistoire. A côté de chaque sépulture à incinération, se trouvaient une mare et un bois sacré, ou un arbre auquel on alla longtemps après l'extinction du paganisme « lier » la fièvre.

En dépit de tous les décrets rendus par les Conciles, des efforts multipliés des évêques chrétiens, des menaces terribles des exorcistes, qui allèrent jusqu'à excommunier les

(1) L'histoire a été contée par le fils même du héros, le père Roger. Celui-ci existe encore, et pourrait, au besoin, affirmer la vérité de cette anecdote, que je livre impartialement aux réflexions du lecteur. — P. St-D.

contrevenants aux prescriptions de l'Église, cette coutume a persisté et elle n'a pas complètement disparu à notre époque de scepticisme. Les arbres des places publiques, dans les villages, sont souvent d'anciens arbres sacrés; ceux qui sont plantés auprès des chapelles sont ordinairement contemporains du bâtiment sur lequel ils projettent leur ombre.

Les Romains qui, après les Grecs, avaient divinisé et personnifié les arbres sous le nom de *Dryades* et d'*Hamadryades*, auraient eu garde de ne pas respecter les objets vénérés dans les pays qu'ils venaient de conquérir :

(Les païens n'avaient pas divinisé les arbres, mais les hôtes mystérieux des arbres.)

Quant au christianisme, reconnaissant son impuissance à détruire une pratique multiséculaire, il jugea plus opportun de sanctifier les végétaux auxquels s'était attachée la vénération du vulgaire, en plaçant dans le tronc de l'arbre adoré des images pieuses ou des statuettes de la Vierge : le peuple honora ainsi, on peut dire à son insu, un Dieu qui ne lui était pas encore familier; et c'est pourquoi l'on rencontre encore, à l'orée de nos forêts et aux carrefours de nos chemins, ces niches treillagées qui abritent, au cœur d'un tilleul ou d'un hêtre vétustes, une petite effigie en plâtre de la mère du Christ.

(Le christianisme exorcisa les arbres comme toute la nature souillée par le paganisme).

S'il fallait un témoignage du respect qu'on portait aux arbres sacrés, nous le trouverions dans l'extrême sévérité des peines réservées à ceux qui les mutilaient : « On arrachait le nombril du coupable, et on le clouait sur l'arbre à la place où l'écorce avait été enlevée ; puis on forçait le patient à faire le tour de l'arbre, jusqu'à ce que tous ses intestins fussent enroulés autour du tronc ».

Une légende curieuse se rattache à un vieux chêne, célèbre à Herchies, le chêne Saint-Antoine, qu'on vient implorer de plusieurs centaines de lieues à la ronde.

Il y a de cela bien des siècles. Le propriétaire du chêne donne l'ordre à ses serviteurs d'aller abattre l'arbre, qui nuisait à la production de son champ. Les bûcherons partent, se mettent à l'ouvrage ; mais voici qu'à chaque coup de cognée le maître sent pousser sur son corps une dartre, un bouton ; bientôt au supplice, il pense à son arbre, fait bien vite seller un cheval et dépêche un serviteur pour arrêter le travail de ses ouvriers. Aussitôt, il voit ses douleurs diminuer, son éruption, sécher, et peu à peu il revient à la santé. Depuis lors, on ne cesse de venir implorer l'arbre et de lui demander la guérison des furoncles, anthrax et affections de la peau.

Le tronc est constellé des clous enfoncés par de fidèles adorateurs; aux branches sont suspendus les chiffons, lambeaux d'étoffe, coiffes d'enfant, etc., qui ont servi à panser les plaies ou à les nettoyer.

Qu'entendent ceux qui procèdent de la sorte, sinon transporter et fixer à l'arbre le mal dont ils sont atteints ? C'est au génie de l'arbre que s'adressent leurs hommages et prières ; c'est sur lui qu'on cherche à se décharger de ses maux.

Le rite se présente, en général, sous deux formes distinctes : le passage à travers un orifice naturel de l'arbre, la fixation à celui-ci d'un objet qui a touché le patient.

Un annaliste du XIII[e] siècle rapporte que, déjà de son temps, on faisait passer les enfants malingres par le trou d'un arbre, trou formé par la bifurcation accidentelle du tronc ou par la soudure de deux troncs qui se sont rapprochés. L'enfant était tenu par sa mère qui, par le trou de l'arbre, le passait à une vieille femme dont c'était le rôle de présider à cette cérémonie. L'opération était répétée neuf fois de suite : *neuf*, chiffre cabalistique ! Parfois on avait, au préalable, suspendu aux buissons des fragments de langes de l'enfant et on avait piqué une épingle dans l'écorce de l'arbre.

En Angleterre, c'est un buisson d'aubépine, dans les interstices duquel on fait passer trois fois les enfants atteints de coqueluche ; en d'autres endroits, un frêne sert au passage des hernieux ; à cet effet, on touche avec un clou de préférence un clou de cercueil, la partie malade ; et, en prononçant certaines formules. on enfonce le clou dans l'arbre, juste au-dessus de la tête du hernieux ; dans le cas d'une hernie ombilicale, on choisit un jeune chêne, très vigoureux, que l'on commence à magnétiser à l'aide d'un cérémonial compliqué ; puis, le terrain étant ainsi préparé, on conduit le malade à reculons vers l'arbre de façon que son visage soit tourné vers le sud, tandis que son dos est appuyé sur la face méridionale du chêne.

A mi-distance entre Braine-l'Alleud et le bois du Foriest, à un quart d'heure environ de la station du chemin de fer, deux chemins creux se coupent perpendiculairement : à l'un des angles, au sommet du talus, se trouvent deux pins qui représentent des arbres à clous, des *arbres-fétiches*. Sur ces pins, très vieux, mesurant de 1 m. 50 à 1 m. 80 de circonférence, se peuvent voir des épingles plantées en ces tout derniers temps ; comme ces pins sont très élevés, les dévots apportent chaises et échelles pour en atteindre les régions supérieures.

Des vertus merveilleuses sont attribuées, encore de nos jours, à certains arbres, même en France. Ainsi on va en pèlerinage au chêne de Guillac, dans le département des Landes, à vingt minutes de Dax. Ce n'est cependant pas un arbre troué : « Il est adoré pour lui-même ; aucune chapelle n'oriente la foi des fidèles ». On s'y rend pour les maladies des yeux principalement. Les croyants, avec deux branchettes de la forêt voisine, font une croix qu'ils déposent sur les nodosités formidables de la base. Dans les creux de l'écorce, çà et là, l'eau pluviale se rassemble en petites flaques; avec cette eau, qui doit cependant nourrir des milliers de bacilles, ne fût-ce que par les contages des pèlerins précédents, les malades se baignent copieusement les yeux.

On a proposé plusieurs explications de ces rites bizarres. On croit avoir tout dit quand on a écrit que les actuelles dévotions ne sont que le prolongement des superstitions antiques. Mais comment celles-ci se sont-elles d'abord établies ? Il est probable que l'homme primitif a eu la pensée qu'en mettant en contact un être faible avec un être jeune et vigoureux, celui-ci lui communiquerait une part de ses attributs, à moins que le but poursuivi, le but unique, ait toujours été de transplanter, de transmettre à des

organismes sans défense, plantes ou animaux, le mal dont on soufire, en vertu de ce précepte, peu humain quoique évangélique : Charité bien ordonnée commence par soi-même !

Renvoyons le Dr Cabanès au IIIe vol. de Mirville, chapitres XI et XII « Du Fétichisme », « Cosmolatrie », où il trouvera de ces faits singuliers une explication moins simpliste.

Les Origines magiques de la toilette

M. Albert Gayet qui, depuis seize hivers, explore avec succès la nécropole d'Antinoë, d'où il rapporte, chaque printemps, d'incomparables pièces de musées, a fait aux « Arts décoratifs », une conférence sur les origines magiques de la toilette. Aux élégantes venues l'entendre, il a dit que leur art charmant n'est pas de l'artifice, et qu'en se parant avec tant d'ingéniosité pour la joie de nos regards, elles n'accomplissent ni plus ni moins que des actes religieux.

Sous l'ancienne Egypte, d'où est sortie et a rayonné, en passant par la Grèce, toute la civilisation méditerranéenne, le fard dont les prêtresses hiératisaient leurs visages, les ornements de leurs coiffures, leurs tuniques constellées de lotus et de bijoux d'idoles, étaient des objets magiques qui servaient à infuser en elles la personnalité d'une déesse ou d'un dieu.

La grande idée de la religion égyptienne était celle d'un *double* que chaque homme devait avoir dans le plan astral. Ce double possédait seul la vie réelle ; et l'être humain, qui était son support, ne vivait donc, pour ainsi dire, que par reflet. Mais, une fois l'homme au tombeau et sa chair décomposée, le double privé de support, lui non plus, n'aurait pas pu vivre, si l'on n'avait conservé sa forme humaine par l'embaumement ; et si, pour enrichir ce double sens de tous les attributs divins, on n'avait vêtu son simulacre du costume des principaux dieux. Chaque bandelette, consacrée par une incantation magique, avait aussitôt sur la momie les mêmes vertus que le costume qu'elle représentait ; de même que chaque détail de toilette, par une prière rituelle, fortifiait le vivant d'une force divine. En un mot, si l'art de se vêtir, de se parer, de se farder, fut poussé à un tel degré de complication symbolique, c'est qu'il répondait moins à un souci de beauté qu'à des intentions de piété.

Le fard surtout ne fut pas, chez les Egyptiens, un moyen de « réparer des ans l'irréparable outrage ». C'est pour s'incorporer l'esprit de la déesse Hathor, dont on voyait dans les temples luire la face vermillonnée, qu'on avivait de rouge l'éclat de ses pommettes et le sang de ses lèvres. Car Hathor, la déesse guerrière, était celle qui avait marché devant les premiers conquérants de l'Egypte et qui avait présidé à la fondation d'*Oph*, que les Grecs appelèrent plus tard : « Thèbes aux cent portes ».

Or, il advint que ces conquérants, à cause de leur puissance, osèrent provoquer les grands dieux égyptiens par leurs blasphèmes et leur impiété. Ceux-ci jurèrent leur extermination ; et la déesse Hathor redescendit sur terre pour les punir. Ce fut, tout le long du Nil, un grand carnage. Non seulement le fleuve entier fut rouge de sang répandu, mais encore les prêtres des dieux offensés purent en remplir neuf mille cruches qu'ils leur offrirent. Les dieux se sentirent apaisés par l'âcre odeur d'un pareil sacrifice ; et ils commandèrent à leur sœur farouche de remonter vers eux.

Mais Hathor, mise en goût d'extermination, ne leur obéissait pas. Alors ils inspirèrent au peuple de Thèbes d'écraser d'innombrables mandragores, de mêler leur sang au sang de neuf mille cruches et, du haut du temple d'Osiris, de répandre ce flot dans la campagne. Sous la coulée de lumière blanche qui tombait d'un ciel de métal, la vague de sang rutila et s'échauffa en exhalant une vapeur de cuivre qui brouilla les horizons. Elle courait dans les champs, rapide comme le feu à travers des genêts secs ; et bientôt elle arrêta Hathor dans sa marche victorieuse. Celle-ci se pencha avec joie vers le sang pour en humer de plus près l'odeur. Mais dans la nappe qui étincelait, elle aperçut soudain l'image de sa face ; et, bien avant Narcisse, émerveillée d'elle-même, elle oublia, dans sa contemplation, de poursuivre son œuvre destructive. Or, de s'être trop longtemps mirée dans le sang rouge, il lui resta un masque de vermillon sur le visage, ce qui la fit appeler : « Hathor à la belle face ». Peut-être Homère s'est-il souvenu de la déesse d'Egypte, en peignant d'incarnat les pommettes de la captive d'Achille, « Briséis aux belles joues ».

Quoi qu'il en soit, c'est pour se rendre favorable Hathor la Redoutable que le peuple des Pharaons se vermillonnait la figure ou que, sur l'autel de la déesse il plaçait toujours des pots d'antimoine et des fards de toutes les couleurs.

C'est aussi en souvenir de leurs premières conquêtes que les Egyptiens se paraient de lotus, que le nom de la fleur sacrée chantait si souvent dans la mélopée des prières et dans le rythme des poèmes. Les premiers habitants de l'Egypte ne connaissaient pas l'art de l'agriculture et leurs conquérants, ne trouvant rien sur leur terre, seraient morts de faim s'ils n'avaient eu pour se nourrir les graines de lotus qui, tout le long du Nil, faisaient un abri frisonnant et frais aux rêves lourds des crocodiles divins.

ANDRÉ DELACOUR.

Un Messie sous Louis-Philippe

Le résumé des cours de M. F. Strowski, professeur suppléant à l'université de Paris, est publié dans la *Revue des cours et conférences*. Ces cours sont consacrés au « Romantisme humanitaire et philosophique », et dès maintenant cette publication va en faire paraître un des plus intéressants, dont voici le sujet : « le Messianisme en France sous Louis-Philippe : André Towianski. »

Lorsque les Polonais durent, en 1831, quitter leur patrie, ils répandirent par le monde d'Occident des idées et des sentiments qui séduisirent beaucoup d'Occidentaux : Ils traversèrent l'Allemagne, dit M. Strowski, et leur passage a certainement transformé l'inspiration de la littérature allemande. » Puis, en Italie et en France, ils firent connaître leurs conceptions et leur poésie. On va voir de quelle exaltation était faite leur forte influence : « Comme tous les hommes que ronge une souffrance aiguë et constante, les émigrés polonais cherchaient la raison de leurs souffrances. Or, étant des gens religieux et des chrétiens, la seule raison qu'ils trouvèrent fut une raison religieuse et chrétienne ; ils demandèrent au dogme de l'expiation et de la réversibilité des peines l'explication de leur sort ; leurs maux immérités leur parurent être la rançon des peuples de l'Europe. Ils attribuèrent à leur patrie un rôle analogue à celui du Christ dans le monde des âmes. Elle était le Christ des nations, elle les sauverait par ses souffrances, elle expiait leurs crimes, et le troisième jour elle ressusciterait, apportant le salut avec elle et ayant rempli sa mission expiatrice. »

Or, l'un des plus grands poètes polonais, Adam Mickiewicz, vint, exilé, se réfugier à Paris en 1832. Il publia ce poème en prose, les *Pèlerins Polonais*, « œuvre tout à fait étrange, expression définitive des sentiments et des espérances messianiques polonaises ».

Le livre remua la France. Montalembert le traduisit. Maurice de Guérin en écrivait à sa sœur : « Tu ne connais pas encore de poésie pareille à celle-là, si j'en excepte la Bible. Je te promets des larmes. » Et dans les *Paroles d'un croyant*, Lamennais a imité les *Pèlerins polonais*. Mickiewicz, qui enseignait la poésie latine à l'université de Lausanne, fut rappelé en France par ses amis, en 1840, et se vit confier une chaire de littérature slave au Collège de France. Il fit, la première année, un vrai cours de littérature ; mais dès la seconde année, et par la suite, le ton de son enseignement se transforma étrangement, et en mars 1844, il termina son dernier cours par cette extraordinaire déclaration qui souleva l'enthousiasme des auditeurs : « La joie que j'ai éprouvée et qui ne me sera pas ôtée, la joie que j'ai ressentie d'être chargé de vous le dire, fera la joie de toute ma vie et de toutes mes vies ; et comme je ne parle pas appuyé sur un livre, comme je ne vous expose pas un système, je me proclame à la face du ciel le témoin vivant de la Révélation nouvelle ; et j'ose sommer ceux d'entre les Polonais et d'entre les Français qui sont parmi vous et qui connaissent la Révélation, qu'ils me répondent comme hommes vivants... »

C'est ce professeur singulier qu'alla trouver, à son arrivée en France, le nouveau Messie, André Towianski. Ce personnage surnaturel était né en Lithuanie, près de Vilna, au commencement de l'année 1799. Il avait été conseiller à la cour suprême de justice de Vilna. Venu en 1841 s'entretenir avec Adam Mickiewiez, il avait aussitôt rendu la raison à sa femme, atteinte de démence. Le poète avait vu entrer dans sa chambre « un homme de haute taille, à l'aspect militaire, vêtu d'une redingote boutonnée jusqu'au cou, muni de grandes lunettes rondes qui laissaient voir des yeux profonds, sous un large front dégarni, avec une expression à la fois imposante et douce ». Towianski fit bientôt dire une messe solennelle à Notre-Dame ; il y communia et parla ensuite aux nombreux Polonais venus pour le voir et l'entendre : « En vous conviant, leur dit-il, à la participation active à laquelle je vous ai priés par la volonté de Dieu, je déclare en présence de Dieu de qui j'accomplis la volonté, que l'œuvre de Dieu et l'époque chrétienne supérieure sont commencées. » Et il se jeta la face contre terre, et tous les assistants pleurèrent et prièrent. Cette cérémonie eut lieu de nouveau quelques semaines plus tard. L'année suivante, Towianski, dont les biens avaient déjà été confisqués en Russie, était expulsé de France. Le Messie subissait le martyre. Un témoin, qui n'était point cependant « towianiste », a fait de lui ce saisissant portrait :

J'ai vu André Towianski, Je ne puis le juger. C'est un homme extraordinaire. Toutes les idées du siècle sont en lui. Il est l'esprit incarné du temps ; il en a tous les instincts dans un grand cœur ; il a une parole puissante ; il a la souveraineté de l'esprit ; sa science, sa clairvoyance, sa puissance sont surhumaines, ou mieux sont celles de l'homme dans un état exceptionnel, nouveau, non pas extatique, mais exalté, d'une exaltation pleine de douceur et d'énergie qui donne à l'esprit les commandements. (Remarquez au passage, dit M. Strowski, qu'il n'y a pas chez Towianski ce caractère somnambulesque ou convulsionnaire qu'on retrouve chez Vintras par exemple; il ne s'agit que d'une exaltation intellectuelle et cordiale.) Cet homme est tout-puissant d'enthousiasme et d'élan ; il est magnifique de commandement, de douceur et de modestie... Ce

geste, ce regard plein de douceur et de véritable tendresse, ce calme, cette force, cet amour, cette chaste modestie, cette royale sérénité, ce front d'empereur, ce visage de vierge, quel homme! Le beau caractère d'André Towianski, la grande influence qu'il a sur ses disciples, leur transguration morale qui imite à s'y méprendre celle du christianisme, que tout cela donne à penser et à craindre !

M. Strowski complète ainsi le portrait :

Towianski ne se contentait pas d'agir sur sa personne, il écrivait, et son style, autant que nous pouvons en juger, avait une force singulière qui disparaît d'ailleurs à travers la traduction. Towianski ne craignait pas de répéter les mêmes mots, les mêmes tournures ; il avait des formules mystérieuses ; il ne discutait jamais ; il prenait le ton du maître et du prophète. Ajoutons enfin que peut-être il y avait en lui, outre l'ascendant du génie et de l'éloquence, cette mystérieuse faculté physique dont nous ne connaissons ni la nature ni la source, et qui permet à certains hommes d'exercer un pouvoir fascinant sur leurs semblables.

... Dans l'œuvre de Towianski, les idées sont la part la moins intéressante ; et l'on n'en sera pas étonné si l'on se rappelle que le Messie ne devait pas apporter une doctrine, avec des arguments bien liés, des réfutations, des confirmations et des conclusions : il est *parole* et non pas philosophie.

Mais qu'était le « towianisme » ? M. Strowski l'explique :

Point de métaphysique dans le towianisme ; tout au plus relève-t-on une croyance non approfondie à la métempsychose, à l'existence des esprits, à des communications directes de l'homme avec Dieu, curieux et superficiel mélange des doctrines de Hegel avec celles de Pythagore. Disputé entre les esprits de ténèbres et les esprits de lumière, libre à certaines heures, mais le plus souvent dominé par des forces puissantes, averti tantôt par des événements extérieurs, tantôt par des inspirations mystérieuses, chaque homme, selon le towianisme, a une destinée à remplir, une épreuve à subir, et après la mort, l'épreuve recommence s'il le faut jusqu'à l'acquisition de la pureté suprême.

Il n'y a pas de vraie doctrine dans le « towianisme » mais une pensée le domine : le devoir de l'homme et le sacrifice :

Et par là, il ne faut pas entendre l'ascétisme et l'immolation de soi ; au contraire dans un tel *sacrifice*, l'homme ne renonce à aucune de ses facultés et puissances ; il ne renonce qu'à en profiter pour elles et pour soi-même dans des vues égoïstes ; il les soumet toutes à Dieu ; un sentiment central et absolu d'obéissance à Dieu et d'amour de Dieu, absorbant tout, sans rien détruire, c'est le *sacrifice*.

Et ce sacrifice étendu à la vie extérieure des individus ne s'arrêtera pas là. Voici l'*œuvre chrétienne nouvelle* qui consistera à faire rayonner le sacrifice dans la vie même des nations : oui, l'*œuvre chrétienne* a commencé avec le dix-neuvième siècle. Appelé pour l'accomplir, ayant mission pour faire triompher le *sacrifice* dans la vie nationale des peuples européens, Napoléon — car il a eu cette mission — n'a pas su rester fidèle à sa charge. Et c'est Towianski lui-même qui maintenant réalisera avec l'Eglise catholique ou Eglise du passé, si elle veut bien s'y prêter — sans elle et contre elle, si elle essaye de résister violemment à l'esprit d'en haut, — l'œuvre chrétienne politique.

Exilé de France, Towianski s'en fut à Rome et voulut s'entretenir avec le pape. Il n'y réussit point. Retiré en Suisse, il y mourut au printemps de 1878, « ayant reçu avec piété les sacrements de l'Eglise ». Il avait mené là, entouré de ses disciples, une existence « haute et sereine ».

ÇA ET LA

La Ruine de Constantinople prédite par Volney.

En 1791, à la fin du douzième chapitre de ses *Ruines* (*ou Méditation sur les révolutions des Empires*) Volney a prédit en termes exprès toute la guerre balkanique et la défaite des Turcs. C'est le « Génie des tombeaux » qui parle :

« L'arrêt en est porté ; le jour approche où ce colosse de puissance, brisé, s'écroulera sous sa propre masse : oui, j'en jure par les ruines de tant d'empires détruits ! l'empire du Croissant subira le sort des Etats dont il a imité le régime. Un peuple étranger chassera les sultans de leur métropole ; le trône d'Orkhan sera renversé, le dernier rejeton de sa race sera retranché, et la horde des Oguzians, privée de chef, se dispersera comme celle des Nogais ; dans cette dissolution, les peuples de l'empire, déliés du joug qui les rassemblait, reprendront leurs anciennes distinctions, et une anarchie générale surviendra comme il est arrivé dans l'empire des Sophis, jusqu'à ce qu'il s'élève chez l'Arabe, l'Arménien ou le Grec, des législateurs qui recomposent de nouveaux Etats... Oh ! s'il se trouvait sur la terre des hommes profonds et hardis, quels éléments de grandeur et de gloire !... Mais déjà l'heure du destin sonne. Le cri de la guerre frappe mon oreille, et la catastrophe va commencer. Vainement le sultan oppose ses armées ; ses guerriers ignorants sont battus, dispersés : vainement il appelle ses sujets ; les cœurs sont glacés ; les sujets répondent : cela est écrit, et qu'importe qui soit notre maître ? nous ne pouvons perdre à changer. »

Ce que cache le Sphinx

M. Reisner, professeur d'égyptologie à l'université d'Harvard, a communiqné aux autorités du musée sémitique d'Harvard et du musée des beaux-arts de Boston les résultats de recherches qu'il est en train d'opérer sur le Sphinx d'Egypte.

A l'intérieur du Sphinx, le professeur Reisner a trouvé un temple consacré au soleil. Ce temple est plus ancien que la plus ancienne des pyramides, car il date à peu près de l'an 6.000 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'époque la plus éloignée de l'histoire de l'Egypte.

La tombe de Mona, ou Menès, le premier roi d'Egypte connu, qui se déifia lui-même et fit construire ce Sphinx, se trouve également à l'intérieur du monument. Des tunnels, percés dans le Sphinx, conduisent à des cavernes dans lesquelles on n'a pas encore pénétré, car les travaux n'ont été commencés qu'il y a six mois. Le Sphinx est sculpté en plein roc, mais à l'intérieur ou aperçoit encore les bâtiments d'une ville qui s'éleva peut-être à ciel ouvert, jadis.

Actuellement les excavations n'ont pas été poussées plus loin que la tête du Sphinx, dans laquelle est une salle de 18 mètres de long sur 4 m. 20 de large. Cette salle est reliée par des couloirs au temple du soleil situé entre les pattes du Sphinx. On y trouve par centaines des objets sacrés comme la croix encerclée, symbole du soleil. Plusieurs de ces croix sont en or et portent des fils qui servaient aux prêtres à faire tinter des petites clochettes pour évoquer les esprits.

On trouve aussi de petites pyramides à l'intérieur du Sphinx. Selon le professeur Reisner, les pyramides n'étaient, à cette époque, que les aiguilles de cadrans solaires, et le Sphinx était un dieu solaire lui-même. La pyramide de Chéops donne l'heure de façon absolument précise.

Le professeur espère, par l'étude des objets sacrés trouvés dans le Sphinx, arriver à découvrir les secrets des prêtres égyptiens, dont les connaissances, en ce qui concerne la magie, étaient merveilleuses, croit-on. Ses travaux ne vont pas sans difficulté, parce que les Arabes qu'il emploie se refusent à coucher dans la tête du Sphinx. Ils ont la conviction que cette tête est l'asile de nombreux démons, et que tout homme qui y dort est condamné à mourir.

Le Sortilège.

L'Opéra vient de donner avec le plus aimable succès un « Conte de fée » en trois actes, de M. Maurice Magre, dont la partition a été écrite par M. André Gailhard, fils de l'ancien directeur. Cette partition simple, fraîche et pleine de qualités qui s'épanouiront a été chaleureusement applaudie, avec toute la complaisance due au jeune musicien, qui est un peu l'enfant de la maison.

Voici la légende populaire mise en vers alertes par Maurice Magre:

Gall est un berger de la montagne pyrénéenne; Angèle est sa fiancée; et leur amour s'attarde quand le soir tombe. C'est imprudent. Ne dit-on pas que Gall est le filleul des fées ? Celles-ci rôdent le soir et jettent le sortilège sur qui ne s'en défend pas. Justement, Angèle a perdu son scapulaire : sa petite sœur Geneviève en est tout émue et va le chercher partout... En attendant, les fées ont jeté sur les pas d'Angèle des fleurs magiques, qui l'endorment, et elles entraînent Gall dans leurs danses vers les sommets neigeux. Lorsque Angèle se réveille, lorsqu'elle comprend qu'il lui faut rejoindre son fiancé ou qu'il est perdu, son calvaire commence. Tout l'arrête : c'est un mendiant qui ne lui indique le chemin qu'au prix d'un chanson ; ce sont de rudes buissons épineux qui ne la laisseront passer que sanglante et déchirée ; ce sont les ondines du lac sauvage, à qui, pour suivre sa route, elle doit sacrifier ses yeux ! Et lorsqu'elle arrive enfin, aveugle, parmi les danses ironiques des fées, Gall est immobile et glacé : c'est un cadavre qu'elle presse entre ses bras incertains... Soudain, des appels joyeux retentissent : la petite Geneviève accourt ; elle a retrouvé le scapulaire, elle le passe au cou de sa sœur ; le charme cesse, tout s'évanouit, et Angèle et Gall se retrouvent près de leur village, à l'endroit où la nuit les a surpris. L'aube dore la montagne, les laboureurs vont aux champs, la nature s'emplit de lumière et de paix. Les trois enfants chantent un hymne reconnaissant : l'amour a vaincu le sortilège.

JOURNAUX ET REVUES

LA MYSTIQUE DU RENARD

Sur une expression vulgaire « faire un renard », pour dire vomir à la suite d'excès de boissons, le Dr H. Drouet, de Paris, a publié dans *La Chronique médicale* du Dr Cabanès un curieux commentaire, d'où nous détachons les passages suivants :

Parmi les vestiges de ce passé, il en est un qu'on retrouve très vivace chez nombre de populations agricoles de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, des pays slaves aussi bien que chez les tribus agricoles d'Asie et d'Afrique : c'est leur conviction que tous les phénomènes de la vie, et en particulier de la vie végétale, ne peuvent se comprendre que par l'existence d'un être animal qui leur sert de support en quelque sorte.

Les paysans des contrées où l'on relève cette croyance ne mettent pas en doute que les cultures, surtout les moissons et les vignes, prospèrent uniquement par les bons offices d'un *génie*, d'un *démon*, d'un *esprit*, qu'ils symbolisent dans une forme animale — bœuf, vache, bouc, chien, chat, loup, renard, lièvre, coq, souris, etc., etc. — parfois

dans une forme humaine (1) — vieille femme, jeune fille ou homme (en général, alors, celui qui coupe les derniers épis, ou l'étranger qui s'approche du champ à la fin de la moisson).

Dans ces contrées, on parle couramment de « la *Vieille* du blé », du « *Renard* de la moisson », du « *Chien* de l'orge », du « *Loup* du froment », etc. Ces *esprits* de la végétation, ces *démons* des récoltes sont censés se promener dans les cultures non en intrus, mais en maîtres, et tenir en leur pouvoir toute la fécondité des champs. Mannhardt a étudié à fond tous ces phénomènes chez les sociétés agricoles et il a publié une énorme quantité de documents.

A sa suite, Roberson Smith et Thomsen, puis Frazer et Salomon Reinach ont, par des hypothèses ingénieuses et savantes, tenté de relier ces faits, d'une part, avec les faits analogues relevés dans l'antiquité classique, tels que nous les révèlent les cultes et les mythes agraires issus des croyances zoolâtriques de la préhistoire, et d'autre part, avec les phénomènes similaires observés chez les sauvages actuels. Je ne veux retenir ici que ce qui regarde directement notre sujet.

Dans le Nassau, quand le vent fait onduler les blés, on dit que le *Renard du blé* se promène dans le champ. En Poitou, *l'esprit* de la moisson, c'est le *Renard*. Près de Stadt (Allemagne), quand on coupe les dernières gerbes, on crie : le *Renard* est là, tiens-le ferme » ; dans la Moselle, on crie : « attention ! le *Renard* va sortir », Smith et Salomon Reinach pensent que ces croyances résultent directement de cultes rendus à des animaux totémiques et datant de l'époque antéagricole.

Donc ces animaux sont des êtres divins ; ils représentent l'*esprit*, le *génie* qui, par son influence, entraîne la fécondité des champs : à ce titre, ils engendrent des pratiques véritablement rituelles.

D'abord, la fin des moissons arrivée, il faut s'en emparer ; à travers les derniers épis, ou autour des dernières gerbes, on se livre à leur poursuite ; voilà pourquoi, en Moselle, il faut tenir ferme le *renard*.

S'il n'y a pas d'animal dans le champ, on le symbolise ; on laisse, par exemple, un groupe d'épis sur pied dans un coin du champ, et les moissonneurs lancent de loin vers lui faucilles ; celui qui touche les épis s'appelle le *Renard* ; c'est-à-dire qu'il a tué l'esprit, *le Renard du blé*. D'autres fois, on le symbolise avec les dernières gerbes ; ou bien, on fabrique une effigie, comme en Bourgogne, avec des étoffes et de la paille (du champ), image grossière du *Renard*, et on la jette chez le voisin qui n'a pas encore achevé sa récolte. Ailleurs, comme en Saône-et-Loire, ce ne sont pas les derniers épis à couper, mais à battre, qui s'appellent le *Renard*. Dans le Lot, battre le blé se dit « *battre le Renard* ».

(1) Cette conception anthropomorphe est dérivée de la précédente : elle est donc plus récente. Elle a fleuri dans les sociétés antiques : c'est elle qui a engendré ces beaux mythes de Déméter, de Koré, dont les cultes agricoles tenaient tant de place en Grèce, ainsi que les mythes d'Orphée, de Dionysos, de Zeus Zagreus, etc.

En tout cas, lorsqu'on a opéré cette chose importante qu'est la capture de l'esprit de la moisson, on procède à son sacrifice ; on met à mort l'animal divin. A Rome, on le brûlait vivant ; pendant la fête des *Cerelia*, on lâchait dans le cirque des *renards* avec un flambeau allumé fixé à la queue. Au pays des Eques, on les couvrait de bottes d'épis, on y mettait le feu et on les laissait courir par les champs (Sal. Reinach). Aux yeux de ce savant, l'anecdote de Samson et des 300 renards (*Bible*, Juges) dérive d'une coutume analogue. C'était donc un sacrifice du génie de la moisson.

Or, ce sacrifice est encore pratiqué par les paysans de l'Europe actuelle. Ainsi, près de Dijon, la moisson à peine terminée, on tue le *Bœuf du blé* ; d'autres fois, surtout si l'animal n'est pas comestible, on l'*écorche*, on conserve sa dépouille et on enfouit sa chair et ses os dans le champ ; ou bien on le brûle et on disperse les cendres sur le sol de la moisson (1).

Pendant le moyen âge, on brûlait en France *des renards* aux fêtes de la Saint-Jean, ce vestige d'un culte païen que l'Eglise n'a jamais pu détruire. Le rite de la mort sacrificielle, suivie de l'incinération ou de l'inhumation du génie animal, a pour but de conserver, de maintenir dans le champ l'esprit de la moisson et des belles récoltes afin que, l'année suivante, son influence favorable s'y fasse de nouveau sentir.

Non seulement l'animal divin doit être incorporé à la terre, mais les hommes, les moissonneurs, doivent l'incorporer à leur tour pour participer à sa force. Aussi, après le sacrifice de l'animal, il y a toujours un repas, véritable banquet rituel, avec communion des assistants, qui absorbent la substance réelle ou figurée du dieu animal. Dans la Côte-d'Or, aussitôt le *Bœuf du blé* mis à mort, on en mange sur place la moitié dans un grand repas ; l'autre moitié est salée et conservée jusqu'au printemps suivant. pour être mangée à son tour (2). En Allemagne, on mange le *Porc* ou l'*Oie du blé*.

Ailleurs, on fait une image grossière de l'esprit animal avec la farine des derniers épis moissonnés et, durant le repas, chaque convive en reçoit un morceau qu'il mange. C'est le banquet de la dernière gerbe ou de la fin des vendanges, si répandu dans toutes les campagnes de France. En Saône-et-Loire, on appelle *Renard* le banquet qui termine la moisson.

Pendant l'antiquité grecque, le *renard* fut regardé souvent comme l'esprit de la vigne (3) : il partageait ce privilège avec le bouc ; si ce dernier, en effet, broute volontiers les jeunes pousses de la vigne, le premier est friand de raisins mûrs. Au moment des vendanges, le renard abonde

(1) Ce rite existait dans les Dionysies.

(2) On reviendra plus loin sur la signification de ce second banquet.

(3) Les petits renards dont parle le Cantique des Cantiques sont, d'après Sal. Reinach, une allusion au rôle spécial de ces animaux dans les croyances de certaines tribus chananéennes.

dans les vignobles. Les Grecs l'y pourchassaient, ainsi que les Latins, pour l'immoler ensuite. Mais avant de le tuer, aux temps historiques, comme une simple victime expiatoire, il fut, à l'origine, sacrifié comme génie protecteur (1) par les *Thraces* du Nord de la Grèce.

Or, l'on sait que les populations thraces étaient fortement apparentées aux tribus de l'Europe centrale et par suits aux Celtes qui, à une haute é poque, ont conquis la Gaule : il n'est donc pas bien étonnant de retrouver chez les descendants de ces Celtes des analogies entre certaines de leurs croyances et le culte originel du *dieu renard* de la Thrace (Culte de Dionysos).

Dans le mythe dionysien, l'idée de la résurrection du dieu est capitale. Eh bien, chez les populations actuelles de l'Ouest de l'Europe, cette idée se retrouve, accompagnant, le sacrifice du génie des récoltes. C'est que la mort définitive de l'esprit de la végétation est, en effet, inadmissible puisque sa résurrection se produit à chaque printemps Voilà pourquoi, dans le Holstein, les enfants, dès le retour de la saison nouvelle, portent un renard mort de porte en porte ; il représente la réapparition du génie des moissons De même en Westphalie ; mais là le renard est vivant et on lui a coupé la queue (?). C'est la même idée qui suggère, dans la Côte-d'Or, le banquet du printemps où l'on consomme, au moment de sa renaissance, la seconde partie du *Bœuf du blé* dont on a mangé déjà une moitié, au moment de sa mort, à la fin des moissons précédentes. Ailleurs, on empaille la dépouille de l'animal sacré et on la conserve jusqu'à l'année suivante ; ou bien l'on se persuade que l'*esprit du blé* s'est réfugié dans la grange (qui abrite la paille) et y demeure dissimulé jusqu'au retour du printemps. Enfin, il arrive parfois qu'on ne tue point le génie animal : on le capture et on le garde prisonnier jusqu'à la fin de l'hiver ; on lui rend alors la liberté, afin qu'il aille *de nouveau* dans les champs pour assurer la fécondité.

J'ai dit que le banquet qui termine les moissons ou les vendanges est une sorte de repas de communion rituelle pendant lequel on absorbe la substance du *génie du blé* ou *de la vigne*, comme pour se pénétrer, dans une certaine mesure, de sa force divine. Cette idée fondamentale était très nette, à l'origine, chez tous les croyants ; il est superflu d'ajouter que, chez le paysan actuel, elle est presque totalement obscurcie. Ce dernier a conservé les gestes, les formules des ancêtres ; le souvenir de leur signification véritable a disparu ; et cependant l'idée que l'esprit de la moisson peut pénétrer dans l'individu persiste encore en maints endroits, à titre de vestige très caractéristique.

Ainsi que la Loire-Inférieure, si quelque moissonneur tombe malade, on dit qu'*il a le renard* et, dans la Côte-d'Or, qu'il *a tué le renard.* Ailleurs — et cela nous ramène au point de départ de cette étude — on prétend que le moissonneur qui vomit a *écorché le renard.* Y a-t-il dans ces formules comme une trace de l'idée d'une vengeance que le dieu animal exerçait parfois sur quelques-uns de ceux qui l'avaient tué et mangé, sortes de victimes expiatoires du crime commis par tous en lui donnant la mort ? C'est possible. Quoi qu'il en soit, il faut admettre que, très tôt en Gaule, le *dieu renard*, esprit des moissons ou des vignes, ne fut plus mangé en nature dans le banquet rituel, mais sous la forme d'un autre aliment et que cet aliment, symbole de la chair divine, fut le vin.

Les agapes rituelles durent être, dès le début, et sont restées souvent de copieuses beuveries : rien d'étonnant à ce que certains convives fussent fatigués par le vin qu'ils rejetaient alors dans un vomissement, où leurs compagnons ne voyaient que la substance du dieu animal ingéré.

Ainsi prit naissance, à une haute époque, cette expression de *faire un renard*, que la tradition populaire a transmise jusqu'à nous.

(1) Telle est l'origine du mythe et de la mort d'Orphée : le sens primitif du culte bachique a été mis en lumière par Sal. Reinach. Ce savant a reconnu, dans la mise à mort et le dépècement d'Orphée par les Ménades qui mangeaient sa chair pantelante, l'aboutissement d'un culte primitif où le *dieu renard* était tué, puis mangé. Plus tard, l'anthropomorphisme substitua à l'animal une victime humaine qu'on travestissait en *renard* (Orphée est souvent représenté vêtu de peaux de renards). Orphée fut donc cette victime qui ne parût jouer alors qu'un rôle expiatoire (idée récente). Aux temps historiques, la férocité du culte s'atténua, sans disparaître. Le sacrifice humain fut remplacé par le sacrifice d'un bouc, symbole d'Orphée, qui était déchiré vivant et mangé par les Ménades dégouttantes de sang. Ainsi, dans le culte dionysien classique, c'était toujours le *dieu renard* primitif, qui mourait chaque année pour *renaître.* On va voir que l'idée de la résurrection ne fait pas défaut dans les conceptions des paysans de l'Europe actuelle, que l'on passe ici en revue.

NOTRE COURRIER

LES PRONOSTICS DE L'AMI DE MAXIMIN

Madame

L'an dernier, à pareille époque, je vous envoyais les pronostics de mon vieil ami, le compatriote de Maximin pour 1912. (1) Je viens de recevoir sa lettre annuelle, et m'empresse de vous en faire part. La voici :

Rome, 26 janvier 1913.

Gare à 1913 ! (2)

... Nous voilà enfin arrivés au Tournant (avec un grand T) fatidique !... Ne regrettons pas le passé, mais envisageons avec confiance l'avenir... Nous commençons une nouvelle époque, au début de laquelle il faudra bien, hélas ! passer la Mer Rouge, mais à l'extrémité de laquelle on aperçoit la Terre Promise sur laquelle brillera le So-

(1) Et années suivantes.
(2) Et aux années suivantes : 1914-1915 et une partie de 1916 !

leil de Justice et où couleront des ruisseaux de lait et de miel.

La Guerre Générale tant redoutée s'approche ; elle commencera entre la France et l'Allemagne qui nous envahira brusquement sans crier gare ! Cette dernière, battue, se disloquera, et la Prusse réduite à son ancien territoire fera d'amères réflexions ! *Amen !*

L'époque me paraît proche, très proche même. (Ne pas oublier que l'année astrologique ne compte qu'à partir du 21 mars). Outre le conflit armé, les éléments eux aussi vont se livrer à de furieux combats ; tout paraîtra bouleversé, sens dessus dessous, d'où il résultera grandes catastrophes, où l'élément feu aura la prééminence : feu artificiel ou naturel, feu volcanique. N'importe, l'avenir est à nous *Français* ! Depuis ma lettre de fin décembre 1911, que de motifs d'espérance et cette fois vous ne m'accuserez plus de pessimisme.

L'an dernier, quand je vous ai écrit (en 1911), j'attendais avec la plus vive anxiété une chose considérable qui est arrivée en 1912 et dont la portée est immense, immense : *la Consécration de tous les Diocèses de France à saint Michel Archange !*

Cette consécration tant désirée est un gage *infaillible* de salut et de victoire pour notre chère France ! *La France est sauvée !* Après les châtiments inéluctables et en quelque sorte nécessaires (puisqu'ils auront pour effet de purger la France nouvelle de tous les éléments impurs qui subsistent encore), la France vaincra tous ses ennemis et reprendra sa place de Reine des Nations !

Montmartre s'achève, Fourvières est terminé, la France est consacrée à saint Michel ; le culte de Jeanne d'Arc se répand en attendant la prochaine canonisation, ainsi que celle du Curé d'Ars qui sera suivie de la canonisation de Louis XVI : que de motifs d'espérance ! ! ?

C'est sur cette radieuse pensée que... etc.

X...

Cette fois, je n'ai pas d'observation à faire. Puisse mon vieil ami ne pas se tromper, puissions-nous être à la porte de l'ère de rénovation, et puisse surtout le « passage de la Mer Rouge » ne pas être trop pénible ! Plus on s'amendera, plus on priera et moins le passage sera long et pénible. *Causa ablata, tollitur effectus* !

Baron de NOVAYE.

LES ÉVÈNEMENTS

A la suite des prédictions de la rue de Paradis sur les évènements de Turquie, il a été ajouté :

L'Europe va s'embrouiller

c'est ce que nous voyons se réaliser actuellement.

Quant au prince Victor, il ne pouvait pas être élu au Congrès, car auparavant il faut que se réalise la prédiction suivante, de la même origine :

Une loi sera votée,
Qui fera rentrer
Ceux qui sont exilés. (*Echo*, 1897).

DOMINIQUE.

LES CHEVAUX D'ELBERFELD

A propos des chevaux si intelligents d'Elberfeld, je vous signale cette curieuse épitaphe :

A Senlis, près Chantilly, on peut lire sur la façade d'une écurie, au Rempart Bellevue, sous une couronne de fleurs des champs et d'immortelles sculptées à même la pierre de ce banal édifice l'inscription suivante :

« Mort le 13 juin 1904, au soleil levant, Bijou, cheval savant rempli de courage, victime de son jeune âge pour labourer un terrain qui n'a rapporté rien ». J. B.

C'est bien dans la ville industrielle d'Allemagne dont parle M. Sary qu'est située l'écurie académique de M. Krall. Nous serons heureux, s'il la visite, d'enregistrer ses impressions.

BIBLIOGRAPHIE

Le Secret du Juif-Errant, roman historique (1786-1815), par JEAN DRAULT. — Un vol. in-18 de 400 pages, *franco*, 2 francs. S'adresser à la Librairie Basset et Cie, 3, rue Dante, Paris.

L'artiste Cadre, en illustrant la couverture de ce roman, a évoqué l'un des personnages du tableau d'Horace Vernet: *la prise de la Smala.* Ce personnage emporte une cassette. Cette couverture est le portique symbolique du nouvel ouvrage de Jean Drault.

Le Secret du Juif-Errant renouvelle et modernise le genre du roman historique. Plus de gens de cape et d'épée ! Des gens de lévite et d'escompte !

Plus de d'Artagnan, de Bussy, de Cadoudal, de Chevaliers de Maison-Rouge, mais à leur place, les figures d'Amchel Mayer, de Francfort et de ses cinq fils ! Oh ! il y a des conquêtes ! Non à coups d'épée, mais à coups de Bourse. On voit le Vautour arrachant l'Empire du monde des serres défaillantes de l'Aigle dans le coup de tonnerre de Waterloo.

La Société secrète de l'Allemand Weishaupt, ramifiée souterrainement aux Templiers, pardelà les siècles, sonne l'hallali et prépare la curée de la chrétienté, de la France, malgré la vaillance d'une famille française qui, seule, possède le secret de la conjuration. le « secret du Juif-Errant ».

L'action proprement dite, c'est la lutte pour la conquête d'un trésor. Une intrigue s'en dégage, féconde en surprises et en coups de théâtre, en scènes tragiques, mais aussi en épisodes d'une verve joyeuse qui rappellent les meilleures pages de l'auteur du *Soldat Chapuzot.*

Amusant et instructif, *le Secret du Juif-Errant* peut être mis entre toutes les mains. C'est un livre à répandre dans la jeunesse et dans le peuple. Il rétablit la vérité sur les traditions aryennes méconnues et bafouées. Il est un contre-poison. Il sera le roman populaire de 1913.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.